La Conversion des Moines Anglicans de Caldey

PAR

L'abbé C. Gagnon, D.D.

Professeur de Theologie dogmatique

UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC

The Catholic Truth Society of Canada

Incorporated

HEAD OFFICE:
67 Bond Street, Toronto

BRANCHES:

Saskatchewan: Catholic Rectory, Regina

Montreal: 316 Lagauchetiere St. W.

Vancouver: 646 Richards Street.

F5012
191-
G135

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

(F 1787

La Conversion des Moines Anglicans de Caldey

PAR

L'abbe C. Gagnon

Professeur de Theologie dogmatique

UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC

The Catholic Truth Society of Canada

Incorporated

HEAD OFFICE:
67 Bond Street, Toronto

BRANCHES:

Saskatchewan: Catholic Rectory, Regina

Montreal: 316 Lagauchetiere St. W.

Vancouver: 646 Richards Street

Imprimatur.

✠ L. N. CARD. BÉGIN, ARCH. DE QUÉBEC

La Conversion des Moines Angelicans de Caldey

Le cinq mars 1913, dans la petite île de Caldey, en Angleterre, tout une communauté de bénédictins anglicans passait de l'anglicisme au catholicisme; deux jours plus tard, trente-quatre religieuses anglicanes, résidant à quelques pas de Caldey, et soumises à la direction des moines, se faisaient également catholiques.

Ce fait, unique dans l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, a suscité le plus vif intérêt chez les protestants comme chez les catholiques; et nous avons cru utile d'en faire le récit.

Nous dirons d'abord "les étapes de cette conversion"; puis nous en montrerons "les principaux facteurs."

1. LES ETAPES DE LA CONVERSION.

1. Les origines de la communauté.

C'est vers le milieu du 19ième siècle que germa dans les meilleurs esprits anglicans l'idée de la vie religieuse. Newman, sans avoirprécisément fondé une communauté, avait mené à Littlemore, avec quelques amis, une espèce de vie religieuse: on observait fidèlement un règlement assez rigide oi entrait l'abstinence, le jeûne strict du carême, c'est-à-dire ne comportant qu'un seul repas par jour, le bréviaire, et même le lever de minuit pour matines. Bientôt après, Oxford voyait naître la première communauté proprement dite, celle des Pères de Cowley.

Vers 1860, un personnage assez étrange, connu sous le nom de Fr. Ignatius, essaya de ressusciter la vie bénédictine. Il rassembla quelques frères à Llanthony Abbey, dans le pays de Galles, mais ne réussit pas à leur infuser l'esprit religieux, qui lui manquait à lui-même, et il ne sut jamais former autour de lui que des groupes clairsemés et successifs.

D'autres communautés toutefois se sont constituées, chez les hommes et chez les femmes, qui se sont maintenues

jusqu'à nos jours, mais elles sont toutes vouées à la vie active. Caldey (et Ste Bride, dont l'histoire se confond avec Caldey) étiat le premier essai sérieux et autorisé de vie contemplative, et il aboutit à l'admirable et touchante conversion que nous allons raconter: Dieu, semble-t-il, en ramenant au bercail ces brebis involontairement égar ées, a voulu d'un même coup récompenser les bonnes volontés et faire voir à tous que la plus haute forme de vie religieuse n'est pas compatible avec l'hérésie, fût-elle purement matérielle.

Le fondateur de Caldey, Aelred Carlyle, était un anglican ritualiste de la Haute-Eglise, à l'âme droite, ardente et forte; élevé dans une atmosphère foncièrement religieuse, il s'était montré dès son jeune âge avide de vertu et de perfection. A douze ans, il lit par hasard le livre du Rev. S. Fox: "Monks and Monasteries" (moines et monastères) et il se sent au coeur un amour invincible pour la vie monastique: déjà il croit entendre, à l'intime de son âme, la voix discrète de Dieu qui l'invite à se faire bénédictin. A partir de ce jour, pas un instant il ne perd de vue l'idéal qui a ravi son coeur, et il se dispose graduellement à le réaliser. Les années qui suivent ne font qu'accroître en lui la conviction qu'il est appelé à la vie bénédictine. Il étudie les conditions et les règles de l'Ordre de St. Benoit, et en 1892 il commence déjà, simple étudiant en médecine, à y conformer sa vie autant qu'il le peut. En 1893, il entre dans une confrérie d'Oblats de Saint Benoit, espèce de tiers-ordre dirigé par un moine anglican de Londres. Dès lors son plan de vie est définitivement arrêté: il la consacrera tout entière à la restauration dans l'Eglise Anglicane de l'Ordre de Saint Benoit, dissous au 16 éme siècle par Henri VIII. L'Ordre comprendra trois degrés: d'abord des hommes qui tout en vivant dans le monde, garderont les trois voeux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance: ensuite des hommes qui vivront en communauté et se livreront surtout au ministère paroissial auprès des pauvres: enfin une communauté de moines contemplatifs, habitant la campagne, et adonnés uniquement à la prière, à l'etude et au travail. Tout de suite Carlyle se met à l'oeuvre pour recruter des sujets. A Ealing il rèussit à grouper une dizaine de jeunes gens, et avec eux, pendant deux ans, il exécute la première partie de son

programme. Puis il veut passer au second degré, et il songe à aller s'établir dans un des quartiers pauvres de l'East End de Londres, à l'Ile-des-Chiens; mais personne ne veut le suivre et il va seul rejoindre l'ami qui l'avait invité à choisir l'Ile-des-Chiens comme champ d'action. Ensemble ils se livrent avec zèle et charité aux différentes fonctions du ministère actif, suivant à la lettre le programme du second degré de vie bénédictine tracée au début.

Le jour de Pâques 1896, Carlyle revèt l'habit blanc de Saint Benoit et prononce ses voeux de religion à titre de novice. Un an plus tard, le 11 février 1897, il demande à l'Archevêque de Cantorbéry, le Dr Temple, l'autorisation de faire profession et de rétablir en Angleterre l'Ordre de Saint Benoit. L'autorisation formelle lui est donnée le 14 février 1898, et Carlyle, désormais assuré du succès de son oeuvre ,fait sa profession et s'installe à la campagne pour fonder le premier ordre, celui des moines contemplatifs. Avec deux, puis cinq, sept., et dix compagnons, il s'établit successivement à divers endroits, et malgré des difficultés de toutes sortes il met immédiatement en vigueur les constitutions et les règles des abbayes bénédictines. En 1902, il est élu abbé du monastère par le petit groupe qu'il a formé. L'élection est bientôt ratifiée par l'Archevêque, et, le 30 octobre 1903, Carlyle est solennellement installé à la tête de la communauté. L'année suivante, il reçoit le prétise—anglicane, va sans dire—et, à partir de ce moment la petite communauté se suffisant à elle-même, va fonctionner absolument comme les communautés catholiques.

En 1906, Carlyle apprend la mise en vente de l'île de Caldey, où il avait fait déjà, avec ses moines, un bref séjour; il songe aussitôt à l'acquérir pour y établir sa communauté de façon définitive. Caldey l'attire surtout parce que c'est un siège monastique séculaire: pendant 1000 ans du 6ième au 16ième siècle, *des générations de moines,* et de moines bénédictins, *y ont vécu,* et il semble que là mieux que partout ailleurs la vie religieuse pourra refleurir, savoureuse et féconde. La Providence favorise ses desseins: il peut acheter la petite île, et le 18 octobre les moines y font leur entrée au chant des hymnes catholiques qui y avaient autrefois retenti. C'est là que Dieu leur réserve les grâces ineffables de la conversion.

2. Les premiers pas vers la lumière.

Suivons maintenant ces âmes généreuses et droites, se dirigeant, petit à vers "la Maison de lumière" comme disait Newman. Leurs premiers pas dans cette voie consistent précisément dans l'adoption des prières, des rites, et des usages de l'Eglise catholique, dans leur fidélité absolue à tous les points de la règle bénédictine, dans la ponctualité et la ferveur, vraiment édifiantes, qui caractérisent l'accomplissement de leurs moindres obligations religieuses. Tandis qu'ils croient simplement perfectionner l'Eglise anglicane, leur mère, ils commencent, en fait, à s'éloigner d'elle, et à se rapprocher de l'Eglise de Rome. Et leurs coréligionnaires, de la Basse-Eglise surtout, ne manquent pas de le remarquer: "Ces espèces de bénédictins, dit une de leurs Revues, le Church Intelligencer (dec. 1903), ces dévots qui font les moines, semblent destinées à jouer un rôle important dans la tentative qui vise à mettre l'Eglise anglicane au service de Rome." La "Church Association" dénonce violement "ces moinillons, ces traîtres qui se cachent . . . . comme autant de carbonaris et de "fenians" ecclésiastiques. Dans la même revue (Church Intelligencer) un protestant décrit tout scandalisé, une journée à Caldey. Il ne peut concevoir que des protestants authentiques copient aussi servilement les catholiques romains. Ainsi au sujet de la récitation des matines au milieu de la nuit, il écrit: "Cet office et les autres sont chantés en latin: personne en dehors de l'abbé ne comprend cette langue, mais qu'importe, il y a de l'encens et de la musique grégorienne, cela suffit." Il se moque de l'usage de la discipline et de la coulpe (accusation publique des fautes contre la règle), reproche aux moines d'avoir donné à leur chapelle une allure nettement romaine, et s'indigne d'une imitation qui est à ses yeux une folie ou un blasphème.

Pour les moines, qui ne voient dans cette vie, accidentellement romaine, disent-ils, qu'un retour aux vieilles traditions catholiques, ils entendent bien ne pas s'en écarter d'un iota, tout en se défendant de la foi et de l'obéissance romaine. "Nous vous suivrons partout, disent-ils un jour, familièrement, à leur abbé, partout, sauf à Rome".

Ils ont d'ailleurs, parmi les membres de la Houte-Eglise, des sympathies, des encouragements, et des appuis qui compensent mille fois les critiques acerbes de certains protes-

tants de la Basse-Eglise. Dom. Carlyle compte des amis chez les évêques et chez plus hauts personnages de l'Eglise d'Angleterre. A Caldey toute la population l'entoure de respect, et recourt à son ministère; une fraternité, ou tiers-ordre bénédictin, fondée par lui, groupe bientôt près de mille laiques de Caldey et des environs; une revue "Pax", fondée en 1904, compte en 1912 plus de quinze mille abonnés; enfin les Pères ont l'immense consolation de diriger, à Milford-Haven, tout près de Caldey, une communauté de religieuses bénédictines, fondée autrefois par Fr. Ignatius, et qui s'est placée sous leur juridiction. Vraiment leur situation est des plus brillantes, et des plus satisfaisantes: ils réalisent à merveille l'idéal qui les a toujours séduits.

Eh bien! non, au milieu des consolations et des avantages de leur condition, ils ne goûtent pas le bonheur dont la vie religieuse est ordinairement la source; cette paix que leur père Saint Benoit a léguée comme un héritage à tous ses enfants, ils n'en jouissent qu'à demi: quelque chose leur manque, ils le sentent sans pouvoir le définir. Et bientôt le doute s'infiltre dans leur esprit; ils commencent à se rendre compte de l'anomalie de leur situation: fils de Saint Benoit, ils n'en restent pas moins exculs de la grande famille bénédictine; romains de fait par tous les détails de leur vie religieuse, ils sont aux yeux de Rome des hérétiques et des schismatiques; avides d'unité et de catholicité, ils appartiennent cependant à une Eglise indépendante et nationale. Ils prient, ils étudient, ils réfléchissent, mais le doute, loin de se dissiper, s'aggrave et s'enfonce de jour en jour davantage dans leur âme. A mesure qu'ils scrutent la parole du Maître: "Ut omnes unum sint—que tous ils soient un", la vision de Rome, seul centre de l'unité, se fait plus nette, plus précise et plus obsédante à leur esprit, et chacun répète en lui-même la parole de l'aveugle de l'Evangile: "Domine, ut videam—Seigneur, faites que je voie."

C'est ainsi qu'au printemps de 1912, ils sont amenés à examiner à fond leur situation vis à vis de l'Eglise catholique et à chercher une issue de lumière pour leur conscience angoissée. "Ils passent les jours du carême en prières continuelles et dans l'étude des difficultés qui les séparent de Rome," et l'un deux manifeste par lettre à l'abbé du monastère les sentiments qui animent toutes les âmes: [1]"Les questions que nous sommes en train de con-

sidérer, dit-il, et les désirs de la communauté d'arriver à une solution définitive, sont nés, je crois, d'un conviction générale qu'ils nous est impossible d'aller plus avant tels que nous sommes, balancés entre deux religions. Nous devons éventuellement faire cause commune avec l'Eglise d'Angleterre, ou faire notre soumission au Saint-Siège. De nom nous sommes anglicans, ou, comme il nous a été dit hier, nous sommes "un produit de l'Eglise d'Angleterre;" mais en réalité, la communauté n'a pris, si je puis m'exprimer ainsi, d'autre nourriture que la nourriture catholique romaine; aussi nos bréviaires, nos missels, nos livres de dévotion contiennent des doctrines qui sont incompatibles avec l'enseignement de l'Eglise d'Angleterre, par exemple, la doctrine de la suprématie du Pape. Par nécessité nous nous sommes tournés vers l'Eglise Romaine pour nos livres de liturgie et de dévotion, et leur usage a naturellement fait naître dans nos âmes des sentiments de gratitude et de sympathie envers cette grande communion où la vie religieuse et tout ce que nous avons de plus cher se trouve dans sa perfection; et par dessus tout, il a fait pénétrer en nous le sentiment de notre isolement du reste de l'Eglise catholique (il veut dire la chrétienté tout entière) d'une façon plus tranchante que ne peuvent l'éprouver ou le comprendre la plupart des anglicans, maintenant surtout que l'Eglise anglicane devient de plus en plus indépendante et nationale. . . . . Nous avons pratiquement emprunté à l'Eglise Romaine tout ce que nous avons, et maintenant il peut se faire que nous ayons à tourner les yeux vers Rome pour y trouver cette autorité et cette reconnaisance de notre foi et de nos pratiques, que sûrement aucun évêque anglican fidèle à ses principes ne peut nous donner. Et ainsi nous sommes forcés de regarder en face le droit réclamé par le Pape c'est un droit que nous ne pouvons ni ignorer, ni écarter à la légère. Si ce droit est juste, il s'ensuit que nous, et des millions d'âmes, sommes séparés de l'Eglise visible; si ce droit n'est pas fondé, alors il s'ensuit, ce qui d'après moi est pire, que la moitié de la Chrétienté (il parle des catholiques) est foncièrement hérétique en doctrine, et que l'autre moitié, (il parle des schismatiques et des protestants) divisée en une multitude de

(1) Cf. The Tablet, 8 mars, 1913, p. 361, et les Questions actuelles 6 sept. 1913, p. 450.

camps opposés, est dans un tel état d'anarchie que la Chrétienté est devenue la risée des païens.''

Ces extraits sont significatifs: ils caractérisent nettement l'état d'âme des moines une année avant leur conversion, et indiquent la route qu'ils ont parcourue depuis dix ans; ils montrent qu'un travail intense s'est fait qui ne peut rester inachevé, et que d'En-Haut doit venir maintenant la claire lu mière qui dissipera tous les doutes et qui ramènera la paix dans les âmes!

3. La crise suprème et le pas décisif.

Et la voici la lumière d'En-Haut. La Providence à disposé toutes choses pour qu'arrive bientôt la solution finale: voici la crise suprême et le pas décisif, voici le retour au bercail, la rentrée dans ''la Maison de Lumière.''

Dom Carlyle, autorisé par le Dr Temple à fonder sa communauté, désirait faire renouveler cette première approbation par son successeur sur le siège de Cantorbéry, le Dr Davidson. Le 13 décembre 1911, il lui écrivait donc pour demander l'autorisation de prêcher et de faire du ministère dans toute la province ecclésiastique. Le nouvel archevêque exigea d'abord que la communauté se choisît un visiteur épiscopal qui conduirait toutes choses en son nom, et suggéra le Dr Gore, évêque d'Oxford. Dom Carlyle, après avoir pris l'avis de sa communauté, invita alors, —c'était en octobre 1912—le Dr Gore à venir passer une journée à Caldey, et lui annonça qu'ils avaient l'intention de le choisir comme visiteur. Le Dr Gore ne se rendit pas personnellement à Caldey, mais chargea deux ministres de faire une enquête sur la vie qu'on y menait. Les deux ministres, les révérends Stone et Trevelyan, arrivèrent à Caldey le 3 janvier 1913, et à la fin du mois ils remettaient à l'évêque un rapport détaillé, qui devait dans les plans de la Providence amener la rupture définitive.

Le 8 février, l'évêque d'Oxford écrit à Dom Carlyle: [1]''Je suis tout à fait certain que ni moi ni aucun évêque ne pourrions devenir visiteur de votre communauté sans que les prêtres de la communauté fassent le serment et la déclaration usuels avant d'exercer leur ministère. Le résultat en serait, d'après moi, qu'au moins la liturgie . . . du Prayer Book devrait devenir le rite exclusivement en

(1) Cf. The Tablet, 8 Mars 1913, p. 369, Questions Act, 30 avril 1913, pp. 425-426.

usage dans les chapelles de la communauté.'' Il exige ensuite ''que la doctrine de l'Immaculée Conception de la B. V. Marie, et celle de son Assomption soient éliminées du bréviaire et du missel,'' que la communauté renonce à l'exposition et à la bénédiction du S. Sacrement. Puis il avertit que cette première liste de prohibitons n'est pas exclusive, et que d'autres pourraient suivre un examen plus détaillé de leurs constitutions, usages et pratiques; et il conclut: ''Les déclarations que je viens de vous faire contiennent les préliminaires indispensables de toute entente, à l'exclusion de toutes transactions ou concessions possibles, en sorte que je ne crois pas utile de continuer les pourparlers avant de nous être mis d'accord sur ces points fondamentaux.''

La lettre est un véritable coup de foudre pour Dom. Carlyle; il ne peut croire que l'autorité réclame ainsi l'abandon de ce qui constitue l'assence même de leur vie religieuse; il n'ose pas communiquer la lettre à ses frères, et il écrit à l'évêque d'Oxford pour lui dire ses appréhensions: ''Je suis convaincu, écrit-il,[1] que si je leur lisais votre lettre, qui nous demande de renoncer tout d'abord et sans condition à ce qu'ils estiment à un si haut prix, ce serait les jeter sans raison suffisante dans la perplexité, le doute et la consternation. Cette difficulté pourrait être évitée si vous vouliez bien m'envoyer quelques mots pour m'expliquer d'une manière générale votre attitude, tout en indiquant ce qui, d'après vous, peut être admis, explicitement ou implicitement, en conformité de doctrine avec l'Eglise d'Angleterre, au sujet de ces expressions dogmatiques de notre foi. . . . Notre foi et notre pratique comme communauté sont identiques à celles de centaines de membres de l'Eglise d'Angleterre, et une des principales questions qui surgiront sera de savoir si, comme communauté, nous pourrons être autorisés à croire et à exprimer, avec la sanction épiscopale, ce que tant d'autres croient et mettent en pratique comme particuliers.'' Et l'abbé précise les points suivants sur lesquels il prie l'évêque de se prononcer: la présence réelle, l'adoration publique du S. Sacrement, l'invocation de la Ste Vierge et des Saints, le bréviaire bénédictin, les prières et la messe pour les morts, l'emploi du latin pour le ''communion service''; et il con-

(1) Les Questions Act, ib. p. 427.

clut: "ce sont, je pense, les matières essentielles sur lesquelles la communauté désirerait quelque assurance, étant donnée l'extraordinaire variété des croyances . . ." dans l'Eglise anglicane.

On le voit, Dom Carlyle charche malgré tout à rester au sein de l'Eglise anglicane, et si l'autorité approuve, au moins dans ce qui est essentiel, l'idéal religieux des moines, et le genre de vie, sûrement évangélique, qu'ils ont emprunté aux anciens, il sera, semble-il, rassuré, et la communauté avec lui. Mais l'évêque d'Oxford maintient dans sa réponse du 14 février les exigences de sa première lettre; il ne s'opposera pas positivement aux doctrines de la présence réelle et de l'adoration; mais il faudra renoncer absolument à l'exposition publique et la bénédiction du S. Sacrement, ainsi qu'au latin, à la liturgie et aux autres dévotions romaines déjà visées dans sa première lettre. C'est l'heure de Dieu qui va sonner.

Dom Carlyle réunit la communauté et lui communique les deux lettres de l'évêque. Les moines ont vite compris l'exceptionnelle gravité de la situation, et la portée de la réponse qu'ils ont à donner; l'autorité anglicane les place en face d'un dilemme: ou bien l'abandon de l'idéal religieux qui les a groupés, ou bien la séparation d'une Eglise avec laquelle ils sont formellement en désaccord: "Il n'y a de place pour eux dans l'Eglise anglicane qu'à la condition de renoncer à leur idéal ou d'en dissimuler la poursuite. L'un ou l'autre parti eût été déloyal et lâche."[1] Dom Carlyle invite les moines à prier et à méditer puis à donner par écrit leur réponse définitive, afin chacun; et il s'en trouve vingt-sept sur trente-un dont la que la décision finale soit bien consciente et libre pour décision est identique, et qui désirent entrer dans l'Eglise Catholique Romaine. L'Abbé redige alors la petite lettre suivante qu'il envoie aussitôt à l'évêque d'Oxford:[2]

Ile de Caldey, 19 février 1913.

Au Révérendissime Lord Evêque d'Oxford.

Milord Evêque:

Réunis en Chapitre nous avons mûrement pesé vos deux dernières lettres, et nous sommes persuadés que nous ne

(2) "Les Etudes," 20 avril 1913, p. 271.

(2) The Tablet, 8 mars 1913, p. 370.

pouvons pas en conséquence nous soumettre aux conditions que vous exigez de nous; soit que nous considérions la demande de Votre Grandeur concernant la cession immédiate de nos propriétés et la renonciation à notre liturgie et à nos dévotions, soit que nous envisagions le refus déterminé de nous rassurer au sujet de ce que vous pourriez encore exiger de nous . . . . nous voyons à l'évidence que notre vie, en qualité de communauté contemplative sous la règle bénédictine, serait tout à fait impossible. Les conditions que Votre Grandeur exige préalablement, et qui lui semblent évidentes, au point d'exclure toute transaction ou concession possibles, regardent des intérêts qui nous paraissent vitaux . . . . et vos exigences sont si décisives que nous sommes obligés d'agir selon ce que nous croyons être la volonté de Dieu à notre égard.'' Et la lettre est signée par l'abbé, dix-neuf profès, quatre novices, trois oblats.

L'évêque ne s'attendait pas à un refus catégorique; il se disait sans doute que les choses pouvaient s'accommoder et qu'à Caldey comme ailleurs on finirait par concilier pratiquement les croyances particulières et les exigences officielles de l'autorité. Il écrit le 22 février à Dom Carlyle et l'invite à reconsidérer la question et à faire revenir la communauté sur sa décision. Carlyle répond le même jour,[1] et dans une longue lettre il explique à l'évêque comment les moines ne sauraient prendre une autre décision que celle qu'ils ont prise. Il le remercie de sa lettre ''qui a été pour la communauté le moyen de connaître la volonté de Dieu,'' et il ajoute ''voici notre conclusion: nous sommes forcés de nous'' *baser* (comme le disait l'évêque) *sur l'autorité du Pape*'' . . . . Nous ne pouvons continuer uniquement par opportunisme, et nous n'osons pas traiter à la légère une chose qui pour nous est devenue évidente. Après avoir regardé la question en face, nous sommes obligés de négliger la simple commodité spirituelle pour faire ce que nous devons faire, pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté. . . . Dans cette grande crise par laquelle passe notre communauté il n'y a presque aucune différence d'opinion; sur la question principale, il n'y en a pas. Outre cela il y a la question de conviction personnelle. C'est une responsabilité individuelle. Je ne me suis

(1) Les Questions Actuelles, 30 avril 1913, pp. 430-435.

décidé que pour moi-même; je n'ai pas le droit de rester où je suis, et j'ai cessé de monter à l'autel. Chaque individu a tiré sa conclusion personnelle de sa propre autorité et notre décision n'a point été prise comme acte de notre corporation, bien que nous ayons décidé de faire comme communauté ce que nous faisons comme individus.''

Citons encore un autre extrait: ''Jusqu'à ce moment, je n'ai agi et je n'ai entamé de négociations avec aucun catholique romain. Quand cette lettre sera achevée et que j'aurai écrit un billet à l'archevêque de Cantorbéry, j'inviterai Dom Bède Camm, O.S.B., qui ne se doute même pas de ce qui est arrivé ici, à venir à Caldey pour nous donner son aide et ses avis. J'inviterai Dom B. Camm, bien que je ne l'aie jamais vu, parce qu'il est lui-même un converti qui s'est fait bénédictin, et je désire affirmer catégoriquement que Dom Camm sera le premier catholique romain avec qui j'aurai eu des relations à ce sujet. Nous n'avons formé aucun plan, nous n'avons nullement l'intention de poser nos conditions à l'autorité romaine; ce sera de notre part une soumission absolue et sans bornes, la soumission que nous n'avons pu vous accorder parce que vos conditions étaient contraires à notre foi et à notre conscience. Pour l'avenir, nous abandonnons toutes choses à la Providence de Dieu. Une chose est cependant certaine; nous ne pouvons pas demeurer dans l'Eglise d'Angleterre.'' Et de fait il écrivait le même jour à L'archevêque de Cantorbéry un court billet pour l'informer que les négociations avec l'évêque d'Oxford étaient rompues, et que la communauté allait ''solliciter son admission dans l'Eglise Catholique Romaine.'' Il écrivait également à Dom Bède Camm et le priait de se rendre à Caldey ''pour nous donner, disait-il,[1] l'avantage de votre aide et de vos avis par rapport à notre réception dans l'Eglise Catholique. . . . . Dieu nous a clairement montré sa volonté, nous sommes prêts à nous soumettre complètement et sans réserve à l'autorité du Saint-Siège.''—''Quel prêtre, écrivait Dom Bède quelques jours plus tard, aurait pu résister à un si touchant appel,'' et il partit sur le champ pour Caldey.

4. Les joies surnaturelles de la conversion.

Désormais ce sont les joies de la conversion qui vont faire le sujet des écrits qui se rapportent à ce grand événe-

(1) The Tablet, ibid. p. 362.

ment. Dom Bède Camm arrive le 25 février, "avec un peu de méfiance et quelques préjugés," écrit-il dans le Tablet (le 8 mars), mais "après les avoir vus et connus, continue-t-il, après avoir observé les marques visibles et evidentes de la bénédiction de Dieu sur leur oeuvre. je ne puis dire assez combien je suis emerveillé des miracles opérés dans ces âmes par la grâce de Dieu." Le 28 février, Dom Bède est autorisé à leur dire la messe; c'est la première véritable dans cette autorisé à leur dire la messe; première véritable dans cette chapelle déjà prête, peut-on dire, depuis six ans. Le 1er mars la communauté commence un Triduum au Saint Esprit, puis une petite retraite préparatoire au grand acte de la rentrée au bercail. Le 5 mars—qui, coïncidence providentielle, se trouve être la fête de Saint Aelred—a lieu la solennité à jamais mémorable de l'admission dans l'Eglise catholique des nouveaux convertis: "Après que la communauté eut chanté Tierce, raconte Dom Bède, (dans le Tablet du 15 mars),[1] l'évêque (Mgr Mostyn, évêque de Menevia) revêtit les ornements sacrés et pénétra dans le sanctuaire avec ses assistants. Dom Carlyle s'agenouilla sur un prie dieu à l'entrée du choeur. Devant lui était ouvert le livre des Evangiles. Après le chant solennel du Veni Creator, toute la communauté s'agenouilla autour de son abbé, et chaque moine fit simultanément sa profession de foi et reçut de l'évêque l'absolution des censures. Je crois que ceux qui furent témoins de cette cérémonie ne l'oublieront jamais. C'est certainement le spectacle le plus émouvant que j'aie jamais vu, et on avait de la peine à retenir ses larmes. Ceux qui avaient besoin de recevoir le Baptême sous condition furent alors baptisés à la sacristie . . . . puis tous les moines se réunirent de nouveau dans le choeur pour chanter un Te Deum solennel. L'évêque dit ensuite la messe et donna la communion aux néophytes. Il serait difficile de décrire et même d'imaginer la joie qui remplissait tous les coeurs ce jour-là. . . . ."

Ainsi se terminait dans une espèce d'apothéose l'oeuvre de Dieu commencée quinze ans auparavant. Après Caldey ce fut Ste Bride, le monastère des religieuses anglicanes dirigées par les Pères de Caldey. Le 7 mars, elles faisaient à leur tour, devant l'évêque de Menevia, abjuration de l'erreur et profession de la foi catholique; trente-quatre reli-

(1) Ibid. p. 429.

gieuses sur trente-sept avait expressément demandé leur admission dans l'Eglise véritable, et les joies du retour furent sans mélange pour elles comme pour les moines. Un message de Rome vint mettre le sceau à l'allégresse commune; le cardinal Merry Del Val adressa au Père Camm le télégramme suivant: "Saint Père bénit affecteusement les nouveaux convertis à l'occasion de leur réception dans le bercail, et prie Dieu de leur accorder l'abondance de toutes les grâces. Prière d'exprimer à tous et à chacun ma plus profonde et plus affectueuse sympathie."

EPILOGUE.

Après de telles journées, il restait aux convertis à préparer leur admission authentique dans la grande famille bénédictine, et à parer aux inconvénients de leur sortie de l'Eglise anglicane. La première tâche fut relativement facile; Carlyle se rendit à Rome, obtint du Pape Pie X les dispenses nécessaires, et bientôt la maison de Caldey était érigée en monastère bénédictin; les moines y firent leur noviciat, pendant que Carlyle faisait le sien au monastère de Maredsous. Un an plus tard, le 29 juin 1914, le Fr. Aelred Carlye faisait sa profession solennelle, puis recevait l'onction sacerdotale le 5 juillet, et reprenait en août, à titre d'abbé du monastère, la direction, autorisée cette fois, des fils de Saint Benoit que lui-même avait providentiellement conduits vers la maison paternelle.

Du côté anglican, la conversion de Caldey eut un immense retentissement. La nouvelle, disait un correspondant, a fait tressaillir l'Angleterre tout entière. Le "Church Times," organe des Ritualistes, critiqua en termes amers ce qu'il appelait une défection et un refus d'obéissance à l'évêque. Lord Halifax était d'avis qu'ils eussent dû rester dans l'Eglise anglicane malgré les évêques: "N'est-ce pas un fait, disait-il, que l'épiscopat, à peu d'exceptions près, a commencé par bannir cette renaissance (il parle du mouvement catholique et de ses divers progrès) et n'en a accepté les résultats qu'après que la bataille eût été livrée et la victoire gagnée par d'autres?" Tous les organes de la Basse-Eglise renouvelaient leurs invectives contre "ces traîtres, ces suppôts du romanisme" qu'ils avaient de tous temps dénoncés. Puis les lettres affluèrent à Caldey, tantôt de déception, tantôt de blâme, tantôt de

colère et d'injures. Quelques-uns se plaiguirent d'une, espèce de détournement des dons qui avaient été faits à Caldey, et les réclamations arrivèrent de donateurs irrités, cherchant à recouvrer les sommes qu'ils avaient données. Dom Carlyle remit à tous ceux qui réclamaient les dons qu'ils avaient faits, et, voulant faire tomber toute critique, confia à une commission de deux catholiques et de deux anglicans le soin de résoudre toutes les difficultés d'ordre pécuniaire provoquées par la conversion de la communauté. Par la décision de ce comité Caldey se trouvait grevé d'un dette de quinze mille piastres, mais les moines se plaçaient au-dessus de toute critique—above board—comme disait Lord Halifax. La revue "Pax" perdait la plupart de ses abonnés et les sources de revenus étaient en somme taries. Mais les moines s'en remirent à la divine Providence, qui ne manqua pas, en effet, de leur susciter d'autres bienfaiteurs parmi les catholiques, leurs nouveaux frères.

Et l'histoire de la conversion prend fin avec le règlement final de ces difficultés. Le monastère de Caldey continue depuis ce temps la pleine et paisible vie catholique inaugurée le 5 mars 1913, il perpétue, sur la petite île, la tradition des Fils de Saint Benoit. Dans le silence, dans re recueillement, et dans la joie de l'âme, les moines vérifient chaque jour la parole de leur abbé: "Notre vocation est de prier, de travailler, et de souérir pour que le péché de schisme entre l'Angleterre et le Saint Siège puisse être pardonné, et la séparation prendre fin." Dieu veuille que ce jour ne soit pas trop éloigné!

Deuxieme Partie

LES FACTEURS DE LA CONVERSION

Il reste maintenant à déterminer les éléments qui ont plus spécialement concouru à cette admirable conversion, à en montrer les principaux facteurs. Nous n'examinerons pas à part le facteur divin, qui est la grâce, parce que ce facteur se confond pratiquement avec les facteurs humains, qui lui doivent toute leur vertu et toute leur efficacité: "Sine me nihil potestis facere"; c'est la grâce d'En-Haut qui, avec l'intelligence et la volonté, fait naître et mûrir en nous tous les fruits du salut; et c'est à elle que les moines de Caldey doivent leur retour à la vraie foi; c'est elle qui les pressait, les soutenait, et dirigeait tous leurs pas vers la "maison de lumière" dont nous parlions plus haut. Ajoutons que l'action mystérieuse de la grâce s'adapte toujours—Caldey ne fait pas exception à cette règle de Providence surnaturelle—aux besoins et aux exigences particulières de chacun, attirant doucement l'âme à Dieu sans blesser en quoi que ce soit la nature, et en lui laissant intacte sa part de coopération libre. Et quels sont donc les facteurs humains de la conversion de Caldey? On peut les ramener à deux espèces, selon qu'ils appartiennent à l'intelligence ou à la volonté.

1. Les facteurs intellectuels.

Les facteurs intellectuels, ce sont surtout, avec l'étude, la réflexion et la force de logique, les principes dont s'inspirèrent constamment les moines au cours de leurs recherches de la vérité, les principes qui furent à la base de toutes leurs démarches; et on en compte deux, celui de l'unité et celui de l'autorité dans l'Eglise du Christ.

1. Principe d'unité.

L'enseignment authentique de la doctrine de Jésus-Christ nous a appris depuis longtemps, à nous, catholiques, que l'une des caractéristiques les plus frappantes de son Eglise est la parfaite unité (de doctrine, de culte et de gouvernement) dont il l'a marquée lui-même. Les protestants, en vertu même de leur principe du libre examen, substituent, au concept de société celui d'individualisme, au principle d'unité celui de division. Ils n'admettent d'autre société que la société invisible formée par les âmes

qui croient au Christ, et ils laissent à chacun le soin de déterminer son *credo* particulier, avec le droit d'interpréter à sa guise, ou du moins selon son propre jugement, les divines Ecritures, unique source, disent-ils, de la Révélation. Aussi ont-ils été très vite conduits à une véritable anarchie doctrinale, dont la conséquence nécessaire est une variété infinie de sectes de tous les tons et de toutes les couleurs.

Mais il faut dire que les protestants anglais ont de fait mieux que d'autres sauvegardé le concept de l'Eglise visible et de son unité : la plupart d'entre eux croient et enseignent que l'Eglise du Christ, une et universelle, comprend actuellement trois branches également vivantes et ayant droit au titre de catholiques : la branche anglicane, la branche romaine, et la branche gréco-russe : "Catholique, écrivait en 1914 le Dr. Gore, évêque d'Oxford, dans une lettre ouverte aux Clergymen de son diocèse, l'Eglise d'Angleterre l'est pour autant qu'elle est une des parties ou des branches de l'Eglise universelle et qu'elle prétend maintenir la foi ancienne et fondamentale de l'Eglise catholique, telle qu'elle est représentée dans les symboles et les décisions conciliaires de l'Eglise indivise." Il est important de remarquer ce sens précis que les anglicans donnent au mot catholique. Pour eux, l'Eglise catholique c'est l'union des trois Eglises particulières, anglaise, romaine et orthodoxe, qui ont conservé, plus ou moins, la foi primitive, et tout ce que ces Eglises ont de commun s'appelle catholique. De cette conception est née la tendance ritualiste à se rapprocher de Rome et à cimenter, si Rome le voulait, une union "d'entente cordiale" religieuse vivement désirée chez les meilleurs d'entre eux, chez ceux que l'on peut appeler l'extrême droite du groupe pro-romain, et que le Dr. Gore, membre pourtant de la Haute-Eglise, appelle, avec une évidente amertume, l'Eglise "trop haute" et "trop romaine."

C'est à cette extrême droite qu'appartiennent les moines de Caldey. Ils pensent d'abord, avec tous les Ritualistes, que "l'Eglise anglaise fait partie intégrante de l'Eglise catholique, avec tous ses privilèges et toutes ses responsabilités, que l'Eglise anglicane," l'Ecclesia anglicana "des anciens, c'est l'Eglise catholique en Angleterre." Ils pensent ensuite, avec l'extrême droite, que l'Angleterre

a abandonné, sous Henri VIII, des doctrines et des pratiques qui font partie de l'héritage apostolique, tandis que Rome les a invariablement conservées, et ils n'hésitent pas à reprendre ce qui n'aurait jamais du être délaissé. Ils veulent, comme bien d'autres, "reprendre ou plutôt remettre en usage cette héritage catholique que en si grande partie était comme un capital mort depuis les jours de la réforme,"[1] afin de montrer qu'ils sont un avec les catholiques de Rome et d'Orient; et c'est cette idée d'une unité plus parfaite qui inspire Carlyle dans ses projets de restauration de vie monastique. "J'ai vu, dit-il,[1] les signes d'une renaissance de vie spirituelle par toute l'Angletere, et ça et là des hommes qui . . . aspiraient à la paix et à la discipline règlée du cloître. J'ai pensé que, comme le désir existait, il fallait le satisfaire, que l'autorité sanctionnerait à nouveau le système qui avait si abondamment fleuri par le passé. La renaissance de l'activité extérieure de l'Eglise, l'efficacité croissante des oeuvres paroissiales, l'amour et l'estime grandissants pour les sacrements . . . . tout montrait qu'une renaissance correspondante de la vie intérieure était nécessaire . . . . Et comme l'Eglise catholique de tous les âges a possédé des communautés, j'ai cru qu' aujourdhui, après un long sommeil, l'Eglise d'Angleterre, consciente enfin de ses traditions catholiques, comprendrait qu'elle seule dans la chrétienté catholique ne possédait qu'un petit nombre de maisons religieuses pour les hommes dont aucune n'était consacrée uniquement à la vie de prière." C'est donc un retour à l'unité que Carlyle a en vue en fondant sa communauté, et toute l'oeuvre de Caldey l'atteste éloquemment; la chapelle surtout porte ce cachet d'unité de façon évidente. Ainsi, par exemple, le maître-autel est entièrement composé de pierres provenant de maisons religieuses ruinées au temps de la Réforme, et on peut lire dans la Revue des Moines [2] les lignes significatives suivantes: "dans les pierres du maître-autel crient les voix longtemps silencieuses d'un grand nombre de maisons religieuses ruinées, désolées, *veterum monumenta virorum.* Les fondations religieuses, bénédictines, Cisterciennes, chartreuses, augustiniennes, revivent . . . Les pierres des autels primitifs étaient faites d'une seule pièce: on

(1) Pax, sept. 1913.
(1) The Benedictines of Caldey, p. 90.
(2) Pot, neus 1911.

exprimait ainsi l'unité de Dieu, de la foi et du troupeau du Christ. L'assemblage des pierres à Caldey présage la réunion des chrétientés triomphantes et la fusion en un seul des troupeaux dissiminés, par la vertu curative de la foi catholique.'' Dernier indice, et plus explicite encore, l'intention de tierce au bréviaire est toujours à Caldey ''l'unité de l'Eglise.''

On voit par là l'idée que se faisaient les moines de l'unité de l'Eglise, et comment cette conception a contribué à les ramener au bercail. Jésus-Christ, pensaient-ils, a voulu son Eglise une et universelle: dès lors elle doit avoir partout les mêmes doctrines et les mêmes pratiques essentielles. L'Eglise d'Angleterre, parce qu'elle est catholique—dans leur pensée, toujours—doit donc posséder ces éléments essentiels à l'unité; elle a pu, pour des raisons qu'ils ne veulent pas examiner, s'écarter de cette règle un temps plus ou moins long, mais elle ne peut sans faillir à la vérité, sans renoncer à son titre de catholique, renier directement des croyances et des pratiques qui appartiennent sans contredit à l'héritage du Christ. Aussi quand ils découvriront que l'Eglise d'Angleterre répudie de telles doctrines, par exemple, celle de L'Immaculée Conception, et des pratiques comme celle de l'exposition du S. Sacrament, le voile qu'ils avaient devant les yeux tombera: ils verront ce que jusque'là ils n'avaient pas vu, et ils s'écriront: Cette Eglise n'appartient pas à Jésus-Christ, puisqu'elle le divise, selon la parole de Saint Jean,[1] en rejetant une partie de sa doctrine.

Et voilà précisément ce qui arriva aux jours de la crise suprème: le principe de l'unité de l'Eglise, méconnu en fait par l'autorité religieuse anglicane, les força de sortir de l'anglicanisme: ''Nous ne pouvons plus demeurer dans l'Eglise d'Angleterre,'' écrit Dom Carlyle au nom de tous, ''Nous nous trovons obligés de solliciter notre admission dans l'Eglise catholique romaine.''

2. Le principe d'autorité.

Mais ce défaut d'unité de l'Eglise d'Angleterre, Dom Carlyle et ses moines ne l'ont constaté qu'en touchant du doigt en quelque sorte un autre défaut plus grave encore,

(1) ''Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est.'' I. Jo. IV, 3.

parce qu'il détruit lui-même l'unité, le défaut d'autirité: "Ce qui . . . menace notre durée et notre stabilité en tant que communauté, disait un des moines en 1912, c'est le manque d'un principe quelconque réel d'autorité dans l'Eglise Anglicane. . . . Il peut se faire que nous ayons à tourner les yeux vers Rome pour y trouver cette autorité et cette reconnaissance de notre foi et de nos pratiques."[1]

Le principe d'autorité, qui apparaît si nettement affirmé dans l'Ecriture Sainte, et qui est pour nous si clair si naturel, si nécessaire, a été battu en brèche par la Réforme et ses fausses idèes de libre examen et de libre interprétation de la Bible. Cependant, par une heureuse inconséquence, beaucoup de protestants acceptent de fait l'autorité de leurs ministres, ou de leurs évêques, s'ils en ont. En Angleterre, particulièrement, ce n'est pas au Chef de l'Eglise, le Roi, mais à l'Episcopat que s'adressent les Anglicans dans toutes les questions qui touchent à la doctrine ou à la pratique religieuse.

Pour les moines de Caldey, la reconnaissance de l'autorité épiscopale n'est pas seulement un fait, c'est un principe incontestable: "La vie religieuse, écrit Carlyle, ne saurait exister en dehors de l'autorité que Notre Seigneur a donnée aux Evêques de son Eglise. Ce principe est fondamental."[2] Il dira encore dans une lettre à l'Archevêque de Cantorbéry: "Nous reconnaissons, et nous avons toujours reconnu formellement l'autorité de l'Episcopat. Il nous faut rechercher et obtenir l'approbation de cette autorité sans laquelle il ne saurait y avoir de vraie et durable vie religieuse, telle que l'a toujours entendue l'Eglise catholique. . . . Il ne suffit pas que la Règle elle-même ait été approuvée comme un sage et convenable directoire de vie spirituelle . . . mais il est nécessaire, essentiel même pour l'existence canonique de la communauté, pour l'exercice de l'autorité par les supérieurs, et pour la validité des professions, que l'autorité vivante de l'Eglise soit avisée et donne son approbation. . . . Nous avons toujours soutenu avec vigueur et fermeté qu'il ne peut exister de vraie vie monastique en dehors de l'autorité catholique."[1]

C'est, avant tout et par-dessus tout, du coté de l'intel-

(1) Voir Les Questions actuelles, 1914, torne 115, p. 450. Tablet 3-19-13.

(2) The Benedictines of Caldey Islands, p. 89.

(1) Catholique est toujours pris au seus anglican. Cf. A Correspondence pp. 23, 24.

ligence, cette conception qui a conduit à Rome les moines de Caldey. Carlyle le dira nettement dans sa lettre de rupture: "C'est le principe d'autorité qui a été pour nous la clef de solution."

Voyons brièvemenet comment ce principe a été pour eux le facteur providentiel par excellence de la conversion.

Ils sont, avons-nous dit, intimement convaincus de cette vérité que dans l'Eglise du Christ rien ne saurait se faire que sous l'autorité positive de l'Episcopat. D'un autre côté, la vie contemplative qu'ils ont adoptée est, sans conteste possible, une forme authentique, ou mieux, la forme véritable la plus élevée de la vie chrétienne et évangélique. Ils ne l'ont pas empruntée au Romanisme, c'est-à-dire à l'Eglise Romaine depuis la séparation, ils sont allés la puiser aux sources les plus pures de l'antiquité dont se réclame l'Eglise d'Angleterre; ils ont choisi la règle bénédictine, parce que "seule elle est catholique, dit Carlyle; toutes les autres sont romaines. L'Ordre bénédictin seul a été fondé avant la division de la chrétienté . . . . et seul il peut être restauré à la condition qu'il soit sanctionné par les évêques." La conclusion s'impose dans leur esprit: l'Autorité anglicane ne peut pas refuser de sanctioner leur vie religieuse. Une première fois d'ailleurs, à l'origine de la Communauté, l'Archevêque de Cantorbéry a approuvé la fondition; son successeur ne saurait donc, à quinze ans de distance, condamner la même oeuvre aujourd'hui florissante.

Or l'Evêque d'Oxford, agissant au nom de l'Archevêque de Cantorbéry, se refuse absolument à sanctionner la vie bénédictine, à moins qu'elle ne soit vidée de tout ce qu'elle contient de plus précieux et de plus essentiel, comme il a été dit plus haut: liturgie latine, exposition et bénédiction du S. Sacrement, dévotion à la T. S. Vierge et aux Saints, culte des morts, etc.

Ainsi l'Autorité anglicane ne veut pas, ou plûtôt ne peut pas, reconnaître un genre de vie manifestement apostolique; elle qui se prétend légitime héritière de la primitive Eglise, elle répudie la forme la plus antique de vie commune contemplative; elle qui se dit catholique, elle condamne le plus vénérables traditions catholiques. Mais alors nous étions dans l'erreur, se dirent les moines: on ne saurait en même temps être catholique et rejeter des doctrines

et des pratiques essentiellement catholiques. A ce moment ils comprirent que la seule autorité légitime dans l'Eglise du Christ, était à Rome et non ailleurs. Carlyle l'écrit au Dr. Gore: "Nous sommes forcés de nous baser sur l'autorité du Pape; nos pourparlers avec vous nous montré clairement que nos espérances et nos aspirations ont échoué au moins en ce qui concerne l'Eglise d'Angleterre. . . . C'est évidemment notre devoir à nous de nous détourner d'une autorité à laquelle nous ne saurions nous soumettre en conscience, pour aller à cette Eglise qui enseigne avec autorité et comme matière de foi les doctrines que nous croyons. . . . Nous allone faire notre soumission à l'Eglise Romaine, parce que nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il ne saurait exister de forme organisée et stable de vie catholique en dehors de la communion avec ce Siège auquel nos ancêtres ont été arrachés de force."[1]

Et voilà comment, en adhérant fermement au principe d'autorité, ils sont arrivés, sous l'action évidente de la grâce, à reconnaître la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ, la nôtre.

II. Les facteurs moraux.

Nous avons fait ressortir la part de l'intelligence, disons maintenant quelques mots du rôle de la volonté.

De ce côté, on peut affirmer sans crainte que c'est avant tout par la sincérité, par l'esprit d'obéissance et par la prière que les moines de Caldey ont attiré en eux les grâces multiples de la conversion.

1. *La sincérité.*—C'est d'abord à la parfaite sincérité, à la plus entière bonne foi de ces âmes qu'il faut attribuer, dans l'ordre moral, leur merveilleuse conversion. S'il est une chose qui frappe le lecteur tout le long du récit qui en a été fait, c'est bien cette sincérité, cette absolue bonne foi qui caractérise les moines; ils sont dans toute la force des termes des hommes de bonne volonté, et il semble que Dieu ait voulu précisément récompenser cette bonne volonté en leur donnant la paix qu'ils cherchaient en vain au sein de l'hérésie. Dom Bède Camm écrivait à leur sujet: "Tous ceux qui ont été amenés à examiner de près cet essai (de vie religieuse), à penétrer son esprit et sa méthode, ont été impressionnés par l'évidente sincérité de ses fondateurs."[1]

(1) Cf. Revue du Clergé français doc. citato pp. 527-28; Les Questions Actuelles p. 432.

(1) Dans la Revue liturgique et bénédictine, 1913, No. 5, p. 271.

La sincérité des moines, elle apparaît d'abord dans l'observance exacte de la règle si rigide de S. Benoit: le silence absolu, les longues prières en langue latine, l'office de nuit, le travail constant, et le maintien de cette stricte observance pendant les quinze années qui ont précédé la conversion, tout cela démontre jusqu'à l'évidence la sincérité de leurs âmes.

Elle apparaît surtout à travers la correspondance échangée avec les autorités anglicanes. A l'origine, ils n'ont pas même songé que l'adoption de la vie bénédictine pourrait provoquer une rupture ou même simplement des démêlés avec leurs chefs religieux: ils ont embrassé cette vie pour satisfaire un besoin intime de leur âme, et pour restaurer dans l'anglicanisme la vie contemplative, qui lui manquait; leur but n'allait pas au-delà. Mais l'homme propose et Dieu dispose: avec les années, et sous l'influence de la grâce, les moines se sentirent de plus en plus attirés vers l'Eglise de Rome, et dans la droiture de leur âme ils allèrent là où la lumière les conduisait: "Nous n'avons jamais fait un pas qui ne nous semblât droit, une démarche qui ne nous parût juste," disait Dom. Carlyle au Dr. Gore[1]; pour parler comme Newman, "ils n'ont jamais péché contre la lumière." Quelques extraits, entre plusieurs, nous en convaincront facilement. "En toute loyauté, écrit l'Abbé à l'évèque d'Oxford, nous vous avons soumis un rapport sur notre doctrine et nos pratiques, comme à un docteur officiel de l'Eglise d'Angleterre. Sans détour aucun, nous vous avons expliqué avec exactitude les choses qui sont pour nous de première importance; cela nous l'avons fait afin d'obtenir ce qui était nécessaire à notre vie et à notre position comme communauté, i.e., l'établissement d'un visiteur, afin d'être aidés par lui à garder la fidélité à notre règle et à notre observance dans la vocation que Dieu nous a donnée." Et plus loin, dans la même lettre: "Notre manière d'agir actuelle rappellera nécessairement notre décision de l'an dernier à propos de notre union à l'Eglise romaine. Je ne puis que dire que les circonstances actuelles sont très différentes. . . . La volonté de Dieu ne nous avait pas été manifestée d'une manière assez évidente; nous avons pris notre résolution en conséquence et nous étions prêts à demeurer dans l'Eglise

(1) Les Questions Actuelles, t. 115, pp. 430-434 passim

d'Angleterre. Pour les raisons que j'ai données en détail plus haut, nous trouvons à présent que tout l'aspect de notre vie est changé, et nous n'avons plus de doute sur notre devoir. Je vois clairement à présent que dès le commencement de ma correspondance avec l'Archevêque, je suivais une pente qui ne pouvait qu'aboutir à la conclusion actuelle.'' ''Je sais, dit-il encore, que vous ne pourrez nous blâmer pour avoir fait ce que nous croyons notre devoir. . . . On considère souvent comme un grand crime qu'un homme suive sa conscience quand elle l'appelle au bercail de l'Eglise romaine. Je désire agir en toute honnêteté et droiture, et je ne veux pas faire de controverse. . . . Nous vous sommes très reconnaissants pour la direction que vous nous avez donnée, et bien que ce changement radical soit la cause de beaucoup de chagrins personnels, je suis sûr que jamais nous ne regretterons que Dieu nous ait conduits à la vie plus large et plus pleine de l'Eglise catholique et romaine. . . . Nous sommes maintenant arrivés à un temps d'attente tranquille dans laquelle nous recueillerons plus de force pour accepter la révélation ultérieure de la volonté divine.''

Telle est la première disposition de la volonté qui valut aux moines la grâce de la conversion: une sincérité, une droiture d'âme à toute épreuve et qui ne s'est jamais démentie.

2. *L'esprit d'obéissance.*—A cette sincérité indéfectible mière ne se fait pas pleine et entière dans leur esprit d'obéissance qui les animait tous, et qui fut un facteur moral important de leur conversion: ''Deux choses surtout, disait la ''Revue pratique d'Apologétique,'' au lendemain de l'évènement, sont à remarquer dans cette espèce de lutte pour l'existence monastique: son caractère de sincérité et son caractère de soumission.'' Aussi longtemps que la lumière ne se fait pas pleine et entière dans leur esprit sur la fausseté ne se fait pas pleine et entière dans leur esprit sur la fausseté de l'anglicanisme, ils lui restent fidèles, ils en consultent l'autorité, et ils ne font pas un pas en avant sans demander son approbation.

Avant de fonder la communauté qu'il a en vue, Carlyle en avise formellement l'archevêque: ''Voulez-vous, lui demande-t-il, rétablir l'ordre de S. Benoit dans l'Eglise anglaise? Voulez-vous autoriser ma profession solennelle

comme moine? Voulez-vous me permettre de fonder une communauté? Lui donnerez-vous votre sanction officielle quand elle sera formée?''

L'autorisation lui est donnée, la petite communauté progresse; en 1901, elle compte huit membres: c'est le temps d'élire un abbé régulier, et naturellement le choix unanime porte sur Carlyle lui-même; mais aussitôt la communauté en informe l'archevêque, et lui demande de sanctionner l'élection, puis de donner à l'élu la bénédiction abbatiale.

Dans la formation de ses religieux, Carlyle n'a rien plus à coeur que le développement de l'esprit d'obéissance. Après avoir parlé de la prière, de l'étude et du travail manuel au sein de la communauté, il écrit: ''Ce triple travail de l'âme, de l'esprit et du corps doit être accompli selon les règles de l'obéissance qui est la grande vertu monastique et le lien de la vie religieuse, distinguant ceux qui vivent dans le monde de ceux qui ont renoncé à leur propre volonté pour l'amour du Christ, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort. . . . Ce travail de l'obéissance, S. Benoit le regardait comme la caractéristique essentielle d'un moine, et il faut dire que, sans obéissance, il n'y a pas de vrai religieux.''[1]

Voilà dans quel esprit Carlyle formait les âmes qu'il groupait à Caldey.

Et quand son oeuvre est solidement assise, quand le travail de la fondation est entièrement accompli, il s'adresse de nouveau à l'autorité et renouvelle sa demande d'approbation: ''Depuis la fondation de notre communauté, écrit-il, nous avons toujours eu soin d'être obéissants à l'autorité légitime. Nous n'avons jamais désobéi aux ordres et même aux désirs connus des évêques dont nous dépendions.''[2] Et toute sa correspondance porte ce caractère de soumission et d'obéissance.

Enfin, pendant les négociations qui amènent la rupture, le même esprit préside à toutes les démarches, à toutes les décisions.

Dans sa première réponse au Dr Gore, Carlyle écrit: ''Je puis vous assurer que tous les pères désirent de tout coeur se soumettre loyalement à l'autorité. . . . Pour se

(1) The Benedictines of Caldey Islands, p. 105.
(2) A Correspondance, p. 2.

soumettre en toute loyauté à vos décisions, ils sont prêts à des sacrifices considérables.'' La réplique du Dr Gore est telle qu'elle ouvre les yeux aux moines et leur fait voir nettement que la seule autorité légitime dans l'Eglise du Christ se trouve à Rome; lès lors, leur décision est prise: ''Nous allons faire notre soumission à l'Eglise romaine . . ce sera de notre part une soumission absolue et sans bornes, la soumission que nous n'avons pas pu vous accorder.'' Ainsi l'esprit d'obéissance, qu'ils avaient si fidèlement cultivé depuis quinze ans, les avait déjà préparés à se soumettre de façon absolue à l'autorité désormais incontestable du Saint-Siège. Et le devoir de la conversion se trouva de ce fait rendu plus facile.

3. *La prière.*—Pour aplanir les difficultés, ils avaient un moyen infaillible, qui leur avait servi déjà tout le long de la route: la prière, la prière humble et confiante ''qui pénètre les cieux.''[1] Car ils savaient depuis longtemps que l'homme laissé à lui-même n'aboutit à rien, et que la prière seule fait descendre du ciel les grâces nécessaires à toute oeuvre de salut.

Aussi la prière occupe-t-elle la première place à Caldey; il suffit, pour en donner une idée, de transcrire ici quelques extraits d'un article intitulé ''Une journée à Caldey.''[2]

''Si l'hôté est matinal, dit l'auteur de l'article, il pourra entendre la cloche du monastère appelant les frères pour Matines à deux heures du matin. Cet office peut durer de 1½ à 2½ heures selon les saisons. A 5 heures, Primes, puis une basse messe à laquelle les Frères font la communion. Après la messe, une légère ''pittance,'' composée de pain et de café. Puis le travail manuel jusqu'à neuf heures. A 9 heures, la cloche sonne pour Tierce, la messe chantée et Sexte. Le dîner a lieu à 11½ heures, et il est suivi de l'Angélus et de None. Les Vêpres se chantent à 5 heures, et sont suivies de 'l'heure de quiétude' ou de dévotion individuelle. A 7½ heures, les moines ont une lecture spirituelle, puis les Complies et l'Angélus se récitent dans la demi-abscurité de la chapelle.''

Ainsi se termine la journée, toute imprégnée de prière. Ajoutez à cela l'abstinence continuelle, les jeûnes, les privations, les pénitences, les sacrifices de toutes sortes que les

(1) Eccli. ch. 35, v. 21.
(2) Dans ''The Benedictines of Caldey Island, pp. 132-134.

moines font sans cesse monter vers le ciel comme un encens d'agréable odeur, et vous comprendrez quelle puissance ils avaient sur le coeur de Dieu pour connaître sa volonté et obtenir la grâce de la vraie foi.

Et cette vie de prière, c'est dans la règle de S. Benoit qu'ils l'ont puisée. Aussi quand l'évêque d'Oxford exigera qu'ils renoncent à leur programme de prières bénédictines, ils reconnaîtront par là encore que l'esprit de Dieu ne souffle pas dans l'Eglise anglicane, et la grâce de la conversion trouvera chez eux des coeurs dociles: "Il me semble, écrit l'Abbé dans se notes pour le chapitre, que la lettre si droite de l'évêque est une chose dont nous devons être reconnaisants. Le divin office, la bénédiction et l'exposition du T. S. Sacrement, le culte de la T. S. Vierge et des Saints, tout cela doit d'abord être supprimé sans condition, . . . Cela veut dire en fait un changement complet de religion et un dangereux ébranlement de la vie spirituelle. Je pense que peu de ceux qui connaissent Caldey verraient dans l'office bénédictin et la dévotion au S. Sacrement un pur luxe et non un élément essentiel de notre vie. En tous cas, nous savons que dans nos propres coeurs, nous n'osons y renoncer, parce qu'ils sont le centre de notre vie ici, et que son existence même en dépend. . . Dieu nous a montré sa volonté aussi clairement que s'il avait envoyé un ange; et assurément nous ne devons pas en être surpris, car nous avons toujours prié pour qu'il veuille en agir ainsi."[1]

Ajoutons que les religieuses de Sainte-Bride entraient ici à titre égal par leurs prières dans le travail de la conversion. Comme les Pères de Caldey, elles avaient une dévotion toute spéciale envers l'Eucharistie et la Sainte Vierge. Et, détail touchant, elles étaient toutes consacrées à la Vierge Immaculée et portaient le nom de Marie avec celui qu'elles recevaient à la vêture.

A la prière des futurs convertis vient s'ajouter celle d'une sainte religieuse dont il faut maintenant dire un mot: c'est une page ravissante de l'histoire de cette conversion.

Il y avait en France, au couvent de S. Charles d'Angers, une religieuse du nom de Gertrude-Marie, que Dieu avait élevée à un haut degré de perfection, et qu'il favorisait de fréquentes visites intérieures. Or elle raconte

(1) Les Questions Actuelles b. cit. p. 451.

elle-même comment Notre-Seigneur en 1907, c'est-à-dire, quelques mois après l'établissement de Carlyle à Caldey et six ans avant la conversion, lui fit entrevoir cet heureux évènement et la pressa de prier pour sa parfaite réalisation.

Un petit livre édité après sa mort, par les soins de son directeur spirituel, sous le titre "*Une mystique de nos jours,*" et contenant le récit des révélations dont elle a été favorisée, renferme les pages suivantes que nous transcrivons.[1]

"2 janv. 1907.—Le démon rage, parce que Dieu se choisit tout un monde d'âmes en qu'il va faire des choses merveilleuses . . . je me réjouis du règne de Dieu dans ces âmes et je prie pour elles. Depuis quelque temps déjà je vois une communauté de religieuses toutes vêtues de blanc. Notre-Seigneur se plaît parmi ces âmes consacrées. Elles ont toujours, non pas les bras élevés vers le ciel, mais leur âme. Leur pensée est constamment dirigée vers Dieu. Elles me paraissent être une quarantaine."

4 janv.—J'ai vu une nuée tomber sur terre et j'ai connu que cette nuée figurait ces effusions divines, extraordinaires, qui vont avoir lieu et qui commencent déjà."

16 janv.—Je vis une petite étendue de terre, que j'appellerai un îlot, parce qu'elle était entourée d'eau de tous côtés; c'était un terrain inculte, de forme un peu arrondie. Au milieu de ce terrain s'élevait une belle rose sur une tige élancée, dégarnie de feuilles. . . . De là, m'a dit N.S., des saints vont surgir et Dieu va être dédommagé. N.S. m'a demandé de prier beaucoup pour ces âmes. Mon âme était toute brûlante du désir de recevoir Jésus afin de le donner immédiatement à ces âmes inconnues, mais que j'aime déjà beaucoup, parce que Jésus les aime, parce qu'elles vont le dédommager de l'indifférence de tant de chrétiens, et parce qu'elles vont le consoler de l'ingratitude de tant d'autres."

"18 janvier—Si N.S. a quelques amis fidèles, il y a bien d'autres âmes qui affligent son coeur. Elles refusent ses grâces, et Jésus, ne pouvant contenir le trop plein de son coeur, le déverse sur des âmes qui ne le connaissent pas, mais qui l'aimeront un jour. J'ai vu une nuée abondante

(1) D'Après la Revue pratique d'Apologétique, torne 17, pp. 744 et suivantes.

tomber sur une terre étrangère, que N.S. m'a montrée il y a quelques jours. Tout cela, m'a dit Jésus, ce sont des grâces que l'on a refusées, repoussées. Et je voyais cette terre étrangère se détremper, s'amollir sous la pluie abondante. . . . Le terrain est déjà préparé, les âmes sont disposées. . . . Elles vont sortir de l'ignorance, elles vont germer et produire des fruits. N.S. était au milieu de cette nuée. . . . La S. Vierge était là, tout près de son divin Fils. . . Jésus fait passer toutes les grâces par les mains de sa Mère.''

N'est ce pas que voilà des choses vraiment extradinaires? La soeur Gertrude-Marie note ces visions au cours de 1907, sans même savoir qu'il y a à Caldey et à Ste-Bride deux monastères anglicans. Elle meurt en 1908, sans avoir eu de révélations plus précises. En 1910, paraît le récit qu'elle a fait elle-mème des faveurs qu'elle a reçues d'En-Haut. Et lorsqu'en 1913, Caldey et Ste-Bride se convertissent, une religieuse anglaise du couvent d'Angers remarque la première la concordance des visions de Soeur Gertrude et des faits de Caldey, et s'empresse d'écrire au Père Abbé pour lui signaler les passages que j'ai cités plus haut et qui semblent ''avoir avec les évènements de Caldey et de Ste-Bride un rapport si frappant.'' Elle lui demande les éclaircissements nécessaires: ''Une ligne de vous serait regardée comme une grande faveur; car nous nous sommes souvent demandé où était l'île inconnue et quelles étaient les religieuses vêtues de blanc.'' Dom Bède Camm répond le 26 avril 1913: ''J'ai lu votre bonne lettre avec le plus vif intérêt, et j'en ai communiqué le contenu aux deux communautés. C'est chose certainement merveilleuse que N.S. ait choisi cette bonne soeur de votre communauté pour préparer le terrain à recevoir les grandes grâces qu'il s'est plu à verser sur Caldey et Ste-Bride. . . Tout ce qu'elle a vu est tout-à-fait exact. . . En fait nous ne pouvons douter que notre divin Sauveur ne lui ait donné de voir d'avance ce qui allait arriver ici. Nous ne pouvons douter non plus que ses prières, ses mérites n'aient été pour beaucoup dans les conversions miraculeuses qui réjouissent ici tous les coeurs.'' Telle est la part de la prière dans cette oeuvre de Dieu.

(1)Cf. Revue pratique d'Apologétique, torne 17, pp. 741, et suiv.

CONCLUSION

Et voilà l'histoire de cette conversion qui fit tant de bruit en Angleterre il y a cinq ans, et dont les échos se font encore entendre des deux côtés de l'Océan. Elle nous montre clairement combien Dieu aime les esprits droits, les coeurs sincères, les volontés dociles à sa grâce. Les moines de Caldey cherchaient au sein de l'hérésie la volonté de Dieu; ils voulaient doter l'église anglicane de ce trésor précieux qu'est la vie contemplative; ils avaient soif de perfection et de vertu pour eux-mêmes et pour leur Eglise, qu'ils croyaient véritable et divine. Les laisser au sein de l'hérésie eût été, semble-t-il, une espèce de confirmation de l'erreur: Dieu ne l'a pas permis, et l'hérésie ne peut pas se glorifier de posséder la vie religieuse dans sa forme la plus haute. Mais les âmes généreuses qui mettaient tant d'ardeur à son service, Dieu les a récompensées en les appelant à la pure lumière de la foi, en les introduisant dans le bercail véritable, en les plaçant sous la houlette du pasteur suprême à qui il a confié toutes ses brebis. Sachons donc reconnaître le prix de notre foi et en remercier Dieu tous les jours. Prions aussi pour qu'il éclaire les esprits et touche les coeurs de tous nos frères séparés, afin que tous ceux qui se réclament de J. C. soient un, selon sa volonté expresse: "Ut omnes unum sint," et qu'il n'y ait plus bientôt "qu'un seul troupeau et un seul pasteur."

CYRILLE GAGNON, D.D.,
Professeur de théologie,
Universite Laval,
Québec.

Acme Press, Toronto